Théâtre II 231

ROBERT LE DIABLE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BOUILLY ET DUMERSAN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 31 DÉCEMBRE 1812.

PRIX 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, n°. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MATHILDE, Duchesse de Normandie. .	Mme. *Bodin.*
ROBERT LE DIABLE.	M. *Joly.*
URBAIN, jeune Ecuyer de Mathilde, frère de lait de Robert.	M. *Isambert.*
ISAURE, fille du Duc de Bretagne, orpheline dès son enfance, élevée par Mathilde.	Mme. *Arsène.*
MARTHE, nourrice de Robert le Diable.	Mme. *Duchaume.*
RAYMOND, vieil Ecuyer du feu Duc de Normandie, et Gouverneur de Robert.	M. *Fichet.*
MAURICE, vieux Soldat qui a servi sous le Duc Hubert.	M. *Fontenay:*
HÉLÈNE, sa Fille.	Mlle. *Rivière.*
SIMONETTE, jeune Paysanne.	Mme. *Deville.*
ANICET, Valet de ferme de Maurice. . .	M. *Guenée.*
LE GRAND BAILLI du Château de Lisieux.	M. *Carle.*
UN PAGE.	Mlle. *Virginie.*
RAOUL, compagnon de Robert le Diable.	M. *Le Comte.*
ROGER, *idem.*	M. *Laurent.*

PLUSIEURS AUTRES COMPAGNONS DE ROBERT.

CHEVALIERS.

DAMES.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(*La Scène est en Normandie*, *vers* 1500.)

ROBERT LE DIABLE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un Site champêtre de la Normandie ; à gauche , la Maisonnette de Maurice ; au fond, un Côteau couvert d'arbres chargés de fruits. Au milieu du Théâtre, un gros pommier; dessous, un banc de gazon.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, SIMONETTE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES *faisant la récolte des pommes.*

CHŒUR.

AIR : *Allons , gai sur le r'frein* (du Marché aux Fleurs.)

REMPLISSONS, mes amis,
Nos celliers et nos granges;
Ce sont là les vendanges
Qu'on fait dans ce pays.

MAURICE.

Que du vin l'on chante ailleurs la louange ;
Le bon cidre est le nectar des Normands.

(*Montrant une pomme.*)

Dans ce fruit, à la fois on boit, on mange ;
Il sait plaire aux gourmets comme aux gourmands.

CHŒUR.

Remplissons, mes amis, etc.

MAURICE.

Voit-on sur la treille
Une forme pareille ?
Sa couleur vermeille
Inspire la volupté.

Ce beau fruit a bien droit de plaire à l'homme,
Puisqu'on fit d'une pomme
Le prix de la beauté.

CHŒUR.

Remplissons mes amis, etc.

SCENE II.

LES MEMES ; HÉLÈNE, *sortant de chez son père.*

HÉLÈNE.

Eh bien ! enfans, l'ouvrage avance-t-il ?

MAURICE.

Ah ! te voilà, ma fille !

HÉLÈNE.

Finirons-nous aujourd'hui la récolte de nos pommes ?

SIMONETTE.

Ah ! Mams'elle Hélène, j'avons joliment travaillé pour ça, et je pouvons nous flatter que je boirons cette année de fameux cidre.

MAURICE.

Qui, j'espère, fera sauter plus d'un bouchon !

HÉLÈNE.

Vous savez l'usage que mon père a établi dans ce canton ?

MAURICE.

Oui ; le jour où l'on finit la récolte, je régale tout mon monde.

SIMONETTE.

Vous êtes un si brave homme ! On sait ben que vous n'avez pas de plus grand plaisir que de nous voir contens.

HÉLÈNE.

AIR : *Voilà le Parnasse des Dames.*

Des maux et des biens sur la terre,
Le ciel, dit-on, a fait deux parts ;
Ne doit-on pas, quand on prospère,
Du sort réparer les hasards ?
A ce devoir il s'abandonne.
Qui partage tout s'aperçoit
Que toujours le plaisir qu'on donne,
Double celui que l'on reçoit.

MAURICE.

Bien, ma fille, voilà mes principes.

SIMONETTE.

C'est qu'elle n'est pas fière, mam'selle Hélène ; quoique vous soyez propriétaire et ancien homme d'armes, elle ne fait pas fi de danser avec nous !

HÉLÈNE.

Partout où l'on se divertit, je me trouve à ma place, moi. Allons, allons, vos paniers sont pleins.

SIMONETTE.

Mais il reste encore quelques pommes dans les arbres...

MAURICE.

Eh bien ! tant mieux, mes amis !

AIR : *Vaudeville du Piége.*

De nos moissonneurs attendris,
Nous voyons la main généreuse
Laisser tomber quelques épis
Pour aider la pauvre glaneuse.
Aux passans, dans ces lieux conduits,
Loin d'offrir un stérile ombrage,
Ah ! laissons ici quelques fruits
Pour les ranimer en voyage.

SIMONETTE.

Ce bon père Maurice, il pense à tout le monde.

MAURICE.

Allons, emportez vos paniers et suivez-moi.

CHŒUR.

Remplissons, mes amis,
Nos celliers et nos granges ;
Ce sont là les vendanges
Qu'on fait dans ce pays.

(*Maurice rentre dans sa maison, suivi de quelques paysans.*)

SCENE III.

LES MEMES, ANICET *descendant du côteau.*

ANICET.

Ouf ! je sis tout essoufflé ! faut que j'aie fait en courant plus d'une lieue.

HÉLÈNE.

Comment, pour venir du hameau voisin ?

ANICET.

C'est que j'ai pris le plus long.

HÉLÈNE.

Pourquoi?

ANICET.

Pardin ! pour ne pas le rencontrer.

HÉLÈNE.

Qui donc ?

ANICET.

Je l'ai encore là devant les yeux !

HÈLÈNE.

T'expliqueras-tu ?

ANICET.

Oh ! qu'il est bien nommé !

HÉLÈNE.

Mais qui donc, encore une fois !

ANICET.

Robert le Diable, Mam'selle !

TOUS, *avec frayeur.*

Robert le Diable !

AIR : *Je suis votre ami* (des Landes.)

Quoi ! Robert le Diable est de r'tour ;
Il faudra quitter ce séjour !

ANICET.

Ah ! dans les familles
Qu'eu grabug' ça f'ra ;
Les mères, les filles,
Tout tremble déjà !

TOUS.

Quoi ! Robert le Diable ! etc.

HÉLÈNE, *riant.*

Eh bien ! mes amis, quelle frayeur vous saisit.

ANICET.

Comment, Mam'selle, vous ne tremblez pas comme nous ?

HÉLÈNE.

Moi, trembler ! Le duc Robert n'est-il pas un homme comme un autre ?

ANICET.

Ah ! ben oui, comme un autre !... Comme quatre, comme dix ! Comment, il ne vous ferait pas peur !... ah ben !...

HÉLÈNE.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

Je suis fille d'un militaire ;

Amis, comment n'aurais-je pas
De la fierté, du caractère ;
Dès l'enfance, il guida mes pas.
Le courage est héréditaire
Pour celle qui reçut le jour
Au son du fifre et du tambour.

Toujours la valeur sut me plaire ;
Un brave ne me fait pas peur.
Fi, de l'amant sans caractère
Qui vous adore avec langueur !
On aime mieux un téméraire
Qui s'en vient vous parler d'amour
Au son du fifre et du tambour.

ANICET.

Vot' fierté, vot' bravoure, c'est bel et bon ; mais tout ça ne pourrait pas vous retirer des griffes de ce Robert, pis qu'on dit qu'il est le fils du diable.

HÉLÈNE, *riant.*

Comment, vous croyez cela !

SIMONETTE.

Je ne sommes pas les seuls. C'est-il pas le dicton de toute la Normandie ?

HÉLÈNE.

Oui, cette croyance a été consacrée par nos Troubadours, et moi-même j'ai répété plus d'une fois la romance faite à ce sujet par un de nos chansonniers du Val-de-Vire.

ANICET.

Ah ! mam'selle Hélène, chantez-nous-la donc c'te romance de Robert le Diable.

TOUS.

Ah ! oui, oui, mam'selle Hélène !

HÉLÈNE.

Volontiers ; mais à condition que vous me promettrez tous d'avoir bien peur.

ANICET.

J'n'avons pas besoin de jurer pour ça.

SIMONETTE.

Je sens déjà qu'alle me prend. J'en frissonne d'avance.

HÉLÈNE, *d'un ton imposant.*

Approchez tous, écoutez et tremblez !

ROMANCE.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Hubert, le duc de Normandie,

Epousa Mathilde à vingt ans :
Il était brave, elle jolie ;
Mais point ne leur advint d'enfans.
Chez un sorcier savant et sage,
Mathilde en secret fit voyage ;
Il lui dit : tu vois bien
Que le ciel n'y fait rien.
Par un sortilége effroyable,
Il lui fit voir (*bis.*) le Diable !

ENSEMBLE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah ! grand Dieu, qu'ça fait peur
De voir le diable en face ;
Je sentons qu'à sa place,
J'seriens morts de frayeur.

HÉLÈNE.

Moi, je n'aurais pas peur
De voir le diable en face.
Je sais payer d'audace ;
Je ris de leur frayeur.

HÉLÈNE.

Neuf mois après cette aventure,
D'un garçon Mathilde accoucha ;
Epaisse était sa chevelure ;
En naissant tout seul il marcha.
Ce petit démon de malice,
A trois mois mordit sa nourrice ;
A l'âge de dix ans,
Il bat tous les passans,
A chacun se rend redoutable,
Et c'est Robert.... (*bis.*) le Diable.

ENSEMBLE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah ! grand Dieu qu'ça fait peur !
A dix ans, quelle audace !
Si j'allions l'voir en face,
J'en mour'rions de frayeur.

HÉLÈNE.

Moi, je n'aurais pas peur
De voir Robert en face ;
Je sais payer d'audace ;
Je ris de leur frayeur.

HÉLÈNE.

A quinze ans, loin d'être plus sage,
Il se livre à tous ses penchans :
Fuyant tout lien, tout servage,
Seul, il s'en va courir les champs.
Partout il jure, il boit, il pille ;
Partout il poursuit femme et fille :
Chacune en désarroi
Se dit avec effroi :
Ah ! ce Robert si formidable,
Est donc le fils..... (*bis.*) du Diable !

ENSEMBLE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah! grand Dieu qu'ça fait peur !
Queu démon, quelle audace !
Si j'allions l'voir en face,
J'en mour'rions de frayeur.

HÉLÈNE.

Moi, je n'aurais pas peur
De voir ce Diable en face :
Je sais payer d'audace ;
Je ris de leur frayeur.

SIMONETTE.

Comment, mam'selle Hélène, vous pouvez rire en nous racontant des histoires de sorcelleries comme ça ?

HÉLÈNE.

Et pourquoi veux-tu que cela m'attriste ?

ANICET.

Vous ne frémissez pas en apprenant que ce Robert le Diable est dans les environs, et qu'à coup sûr il passera par ici.

HÉLÈNE.

Eh bien ! tant mieux, je serai bien aise de le voir.

ANICET.

Vous ne pensez donc pas que partout où il passe, il défonce les tonneaux, il bat les galans et il épouse les filles ?

SIMONETTE.

Il épouse les filles !.... Hou ! Passera-t-il bientôt ?

ANICET.

Plutôt que je ne voudrons, Mam'selle! C'est drôle, tout de même, qu'un seigneur comme lui passe sa vie à courir les champs avec un tas de bons sujets qui lui ressemblent, plus tôt que de rester tranquille auprès de la duchesse, sa mère, dans son beau château de Lisieux.

HÉLÈNE.

Chacun a son goût; il n'aime pas les grandeurs.

ANICET.

Je m'en arrangerais ben, moi!

SIMONETTE.

Et moi donc!

HÉLÈNE.

Allons, allons, mes amis; préparez tout pour notre petite fête champêtre; et si Robert passe par ici, je me charge, moi, de l'y inviter.

ANICET.

Ah! il n'a pas besoin qu'on l'invite, allez!

SIMONETTE.

Il s'invite ben tout seul, lui, à ce qu'on dit!

HÉLÈNE.

Je vais dans les vergers voisins voir les autres ouvriers et les engager à partager nos plaisirs. L'arrivée de Robert le Diable ne doit pas les troubler.

AIR : *Du Calife de Bagdad.*

On prétend qu'en courant le monde,
Il s'abandonne à la gaieté,
Qu'il chante et qu'il boit à la ronde,
Et qu'il courtise la beauté.
On dit enfin qu'il est bon diable,
Et qu'il n'est jamais redoutable
Qu'à la sottise, à la lai leur...
Il ne saurait me faire peur.

(*Elle sort.*)

ANICET, *appelant les Villageois qui sont chez Maurice.*

Allons, vous autres, apportez tout ce qu'il nous faut, les plats, les brocs, tout le service.

SCENE IV.

ANICET, SIMONETTE, MARTHE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

MARTHE, *entrant par la droite, un petit panier sous son bras, un bâton à la main, elle traverse le théâtre et s'assied sur le banc de gazon.*

Ma fine, je commençons à être lasse! Reposons-nous un petit brin. Ah!...

ANICET.

Tiens, c'est la mère Marthe, la nourrice de Robert le Diable.

MARTHE.

Bonjour, bonjour, vous autres. Dites-moi, m'senfans, j'sommes ti encore ben loin de Lizieux?

SIMONETTE.

Vous n'avez plus qu'une heure de marche.

ANICET.

Tenez, regardez par-là; voyez-vous le château?

MARTHE, *se levant.*

Ma fine non, je ne le vois pas!

ANICET.

Eh ben! vous le verriez s'il n'était pas caché par ce bois de haute-futaie.

MARTHE, *lui donnant une petite tape.*

Eh ben! voyez-vous ce petit goguenard!

SIMONETTE.

Vous devez être fatiguée, la mère.

MARTHE.

C'est pas pour dire; mais j'som' partie de not' ferme de Blangy avant soleil levé.... Et quoiq'j'ayons encore bon pied bon œil..... c'est une trotte, dà!

SIMONETTE.

Faut vous rafraîchir avec nous.

MARTHE.

J'n'ai pas le temps de m'arrêter.... Non, non, non; mais quoiqu'ça j'boirons ben un coup de cidre.

ANICET, *lui versant.*

Eh ben! vous allez donc voir vot' diable d'nourrisson!

MARTHE.

Oui, pisqu'on m'a dit qu'il était revenu dans le pays.

ANICET.

J'en suis ben sûr, moi, pisque je l'ai vu.

SIMONETTE.

Pisqu'il l'a vu.

MARTHE.

Tu l'as vu! Est-il toujours ben portant, fait-il toujours ses fredaines?....

ANICET.

Je dis que je l'ai vu.... Mais je n'ai pas osé le regarder.

MARTHE.

C'est le sire Raymond, son ancien gouverneux, qui m'a

fait donner l'ordre de me trouver aujourd'hui même au château de Lisieux... Et c'tordre là, c'est si ben d'accord avec le cœur d'une nourrice..... et celui d'une mère. (*A part.*) Car je ne peux pas oublier que Robert est mon fieux.

ANICET.

Quoiqu'vous marmottez donc là, à part, vous, la mère?

MARTHE.

Eh ben! je ne vas-ti pas voir aussi Urbain, mon fieu, qu'est un gentil garçon, j'men vante; voire même qu'il est devenu le premier écuyer de not' bonne duchesse. Urbain et Robert, Robert et Urbain, ils sont si ben là tous les deux, que, foi de femme, je ne sais pas quel est celui que j'y r'trouve l'premier.

AIR : *La Fille au coupeur de paille.*

Mon Urbain est doux, aimable,
Quoiqu'un peu sur le grand ton;
Et si Robert est un diable,
Tout d'mêm' c'est mon nourisson.
J'partons,
Je vous quittons;
Malgré l'ravage
De l'âge,
Qui va r'voir ses enfans,
R'trouv' ses jambes de quinze ans.

(*Elle sort.*)

ANICET et SIMONETTE.

Au revoir, la mère.

SCENE V.

LES MEMES, *excepté* MARTHE.

ANICET.

Eh ben, et l'couvert; ils sont là à me r'garder parler.... Le couvert donc?

AIR : *J'allons épouser mon ami Blaise.*

ANICET.

L'gazon servira
D'siége et de table.

SIMONETTE.

La danse sera
Ben agréable.

(*On apporte une table que l'on place devant le gros pommier.*)

ANICET.

D'abord il faut mettre l'couvert ;
La danse s'ra pour le dessert.

TOUS LES PAYSANS.

On dans' ben mieux
Quand l'cidre vieux,
Noyant l'chagrin,
Nous met en train.

ANICET, *désignant le banc de gazon qui se trouve sous le pommier.*

A la place d'honneur,
J'mettrons mam'selle Hélène.

SIMONETTE.

J'la f'rons n'ot reine,
Et c'est d'bon cœur.

TOUS.

Qu'j'aurons de plaisir ; (*bis.*)
Plus de travaux, plus de peine,
Ah ! com' j'allons nous divertir !

(*On entend dans l'éloignement le bruit de la marche de Robert et de ses amis ; tous les Paysans s'arrêtent effrayés.*)

SIMONETTE.

Chût ! qu'est-ce que j'entendons là-bas ?

ANICET, *courant sur le côteau.*

C'est Robert le Diable, avec toute sa suite.

LES HOMMES.

Sauvons-nous.

LES FEMMES.

Cachons-nous.

SIMONETTE, *tenant sa porte entr'ouverte.*

Ah ! mon Dieu, qu'j'ai peur, je voudrais pourtant ben le voir. (*Simonette rentre précipitamment chez Maurice, et ferme la porte au nez d'Anicet ; la ritournelle recommence et annonce l'approche de Robert.*)

ANICET.

Hé ben ! all'me ferme la porte au nez ! Où me cacher ? Les voilà, les voilà ; grimpons sur le pommier.

SCENE VI.

ROBERT, *précédé de* RAOUL, *de* ROGER *et de ses Camarades, descend la colline*; ANICET *sur le pommier.*

CHŒUR.

AIR : *Des Fêtes d'Eleusis* (de M. Darondeau).

Marcher au plaisir,
De l'homme est le seul désir;
Afin de le mieux saisir,
Il faut y courir.

ROBERT.

Toujours à nos lois fidèles,
Chanter la nuit et le jour,
Et pour vaincre les cruelles,
De vin abreuver l'amour,
Tenir cour plénière à table,
Combattre à grands coups de brocs;
Amis, de Robert le Diable
Voilà les joyeux travaux.

TOUS.

Marcher au plaisir, etc.

ROBERT.

Ah! ah! un repas préparé! Est-ce que l'on nous attendait ici?

RAOUL.

Ma foi, que l'on nous attendît ou non, profitons-en.

ROBERT.

C'est pour nous, rien n'est plus sûr, et je le prouve. (*Robert s'assied au milieu, les autres autour de lui.*) Les habitans de ce village sont très attentifs; ils avaient sans doute deviné que nous avions toujours soif et bon appétit.

ANICET, *dans l'arbre.*

Ah! mon Dieu! ils vons tout boire et tout croquer.

ROBERT.

AIR : *J'ai Grégoire pour nom de guerre.*

Assoyons-nous sous ce feuillage,
Où le festin est apprêté.
J'aime les repas du village,
Le grand air donne la santé.

Le charmant réfectoire !
Ici point d'humeur noire.

TOUS.

A boire !

ROBERT.

Voilà (*bis.*) le bénédicité
Du chapelain Grégoire.

TOUS.

Voilà, voilà le bénédicité
Du chapelain Grégoire.

ROBERT *porte le verre à ses lèvres en même temps que ses camarades.*

Eh ! mes amis, c'est du cidre.

ANICET, *dans l'arbre.*

Et du fameux poiré.

RAOUL.

Est-ce que des gentilshommes comme nous sont faits pour se contenter du breuvage de ces rustres ?

ANICET, *dans l'arbre.*

Ils sont bien difficiles.

ROBERT.

Non, corbleu ; il faut avoir du vin, coûte qui coûte.

RAOUL.

Boire du cidre aujourd'hui, le jour de la naissance de Robert !

ROGER.

Le jour de sa majorité !

ROBERT.

Oui, c'est aujourd'hui que j'ai mes vingt-cinq ans ; mais il faut convenir qu'en attendant ma majorité, je me suis diablement émancipé.

ANICET *avance sa tête entre les branches ; son chapeau tombe sur la figure de Robert.*

Je voudrais ben voir sa figure.

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

RAOUL.

Il y a donc quelqu'un dans cet arbre ?

ROBERT, *voyant Anicet.*

Que fais-tu là ?

ANICET.

Ce que je fais là, mes bons seigneurs ! je tremble comme l'oiseau sur la branche.

ROBERT.

Allons, descends.

ANICET.

Ah ! je suis perdu !

RAOUL, *prenant une gaule.*

Si tu ne descends à l'instant, je vais....

ANICET.

Ah ! ne me gaulez pas..... Me voilà, me voilà. (*Il saute en bas de l'arbre et tombe à genoux devant Robert.*)

ROBERT.

D'où vient donc ta frayeur, nigaud ?

ANICET.

Vous me demandez ça !.... Vous, mon bon seigneur, qui êtes si méchant..... à ce qu'on dit.

ROBERT.

Moi, méchant !

ANICET.

N'êtes-vous pas Robert le Diable ?

ROBERT.

AIR *des Virtuosi ambulanti.*

Oui, je suis Robert le Diable ;
Car je suis un diable à table.
Diable à quatre
S'il faut se battre ;
Mais je veux et nuit et jour
Dire aux belles
Qu'auprès d'elles
Je suis un diable en amour.

ANICET, *à part.*

S'il n'est diable qu'auprès des belles, je suis tranquille.

ROBERT.

(*Même air.*)

Ce nom de Robert le Diable,
A tort me rend redoutable.
Serviable
Au misérable,
J'ai pour guide mes penchans ;
Pour les bons, je suis bon diable,
Et diable pour les méchans.

ANICET.

Je ne suis pas méchant, moi, monseigneur ; mais ce n'est pourtant pas ce qu'on dit de vous.

ROBERT.

Que m'importe ce qu'on dit. Au fait, peux-tu nous procurer du vin ?

ANICET.

Non, Monseigneur.

ROBERT, *lui jetant quelques pièces d'or.*

En le payant bien.

ANICET.

Ah ! c'est différent, je courons vous en chercher tout de suite....

(*Revenant sur ses pas.*)

Comben vous en faut-il ?

ROBERT.

Tout ce qu'il y a dans le village.

ANICET.

Tout ce qu'il y a dans le village.... Oh ! queux avaloires ça fait....! (*Il regarde Robert et se sauve.*)

SCENE VII.

ROBERT, RAOUL, ROGER; *Suite de Robert.*

ROBERT.

Tu vois, mon cher Raoul, quelle réputation l'on m'a donnée.

AIR : *La bonne chose que le vin.*

Ne puis-je pas aimer le vin,
Sans que d'ivrogne l'on me traite ?
Faut-il m'appeler libertin,
Parce que j'aime la fillette ?
Exagérer ne coûte rien :
On aime à croire l'incroyable ;
Je ne suis pas un ange,... hé bien,
De moi soudain l'on fait un diable !

ENSEMBLE. { Robert n'est pas un ange,... Hé bien,
De lui soudain l'on fait un diable.

ROGER.

Quelqu'un vient de ce côté.

ROBERT.

Hé, c'est Urbain, mon frère de lait.

RAOUL.

Deux écuyers l'accompagnent.

ROBERT.

On a déjà appris mon retour... Il vient sans doute de la

part de ma mère. Je m'attends à quelque sermon. Mes amis, laissez-moi seul avec lui.

TOUS.

Ne va pas te laisser convertir, au moins.

ROBERT.

Soyez tranquilles.

(*Ils sortent*).

SCENE VIII.

ROBERT, URBAIN, DEUX ECUYERS.

URBAIN *fait signe aux Ecuyers de se tenir au fond du théâtre.*

Enfin, monseigneur, nous vous revoyons en ce pays.

ROBERT.

Qu'est-ce que tu dis donc avec ton monseigneur; ne sommes-nous plus frères?.....

URBAIN.

Je n'oublierai jamais la distance.....

ROBERT, *l'embrassant.*

Où donc en trouves-tu?.....

URBAIN.

Je suis envoyé par la duchesse votre mère.....

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est que votre?... Tutoie-moi, ou je ne t'écoute pas.

URBAIN.

Je suis donc envoyé par la duchesse ta mère.....

ROBERT.

A la bonne heure. Comment se porte-t-elle? et la tienne, la bonne Marthe, ma nourrice; que j'aurai de plaisir à l'embrasser!

URBAIN.

Elle est toujours dans la ferme que lui légua en mourant le duc ton père.

ROBERT.

Et le vieux Raymond, notre ancien gouverneur, gronde-t-il toujours?

URBAIN.

Sans doute; mais son grand âge, ses longs services le rendent si respectable! Je lui dois mes premiers succès militaires et la faveur dont je jouis auprès de la duchesse.

ROBERT.

Et Isaure est-elle bien grandie, embellie?

URBAIN.

Isaure est la plus belle, la meilleure des femmes.....

ROBERT.

Elle doit avoir ses dix-huit ans. Quand la marie-t-on?..... car ma mère, à qui le duc de Bretagne l'a remise en mourant s'est chargée de son bonheur.

URBAIN.

Où trouver un chevalier qui soit digne de tant de vertus et de charmes?

ROBERT.

Et parbleu, moi tout le premier.

URBAIN, *à part.*

Ciel!... (*haut*). Mon ami, ta mère espère que cette fois tu ne passeras pas aussi près d'elle, sans lui procurer le plaisir de te serrer dans ses bras.

ROBERT.

Je ne demanderais pas mieux. Mais c'est que si je remets le pied au château, ils vont m'assommer d'honneurs, de harangues, et le cérémonial m'ennuie.

URBAIN.

Tu ne peux refuser à la duchesse cette consolation. Sais-tu bien qu'il y a trois ans que tu ne l'as vue?

ROBERT.

Tant que cela? Il est vrai que je me suis fait une manière de filer le temps...

URBAIN.

Tu conviendras qu'elle n'est pas tout à fait convenable à ton rang, à ta naissance.

ROBERT.

Ah! tu vas sermoner. Adieu.

URBAIN.

Robert, mon ami, mon frère,

AIR : *Loin des rayons brûlans du jour.* (Belle au bois d.)

Crois-moi, redoute les désirs
Qu'excite la fougue de l'âge,
Dans le tourbillon des plaisirs
Tôt ou tard éclate l'orage.
Soulève le voile trompeur
Qui déguise encor ta chimère,
Et tu verras que le bonheur
T'attend dans les bras de ta mère.

ROBERT.

Je sens bien que tu as raison. Il est certain qu'une mère.. qui vous tend les bras..... Mais la grandeur n'est pas mon élément : j'y suis gauche. On rit de moi, et tu sais que je ne suis pas endurant : il me faut à chaque instant frotter un écuyer, étriller un page ; tout cela jette du trouble dans le château, et chagrine ma mère.

URBAIN.

Robert, si tu voulais te contraindre un peu.

ROBERT.

Non, cela ne m'est pas possible. Si j'étais comme toi, seulement. Tu n'es qu'un simple écuyer, et tu as de la grâce, de la dignité.

URBAIN.

C'est le fruit des bontés de la duchesse, qui a daigné permettre que ton frère de lait partageât les soins que le vieux Raymond donnait à ton éducation.

ROBERT.

Tu en as profité mieux que moi, et tu faisais des progrès rapides, tandis que je me disputais avec mes maîtres, et que souvent même je rossais mon gouverneur.

URBAIN.

Tu annonçais, il est vrai, une tête vive, un caractère indépendant ; mais je t'ai toujours connu un cœur franc, généreux, et surtout un courage à toute épreuve.

ROBERT.

Oh! pour cela je m'en vante.

URBAIN.

Cher Robert... Il faut me promettre de te rendre avec moi, près de la duchesse ta mère.

ROBERT.

Et tu dis donc qu'Isaure est une belle fille.

URBAIN.

Mais, mon ami, ta mère....

ROBERT.

Je te parle d Isaure. Es-tu bien sûr qu'elle n'ait pas encore fait un choix ?

URBAIN.

AIR *de M. Doche.*

Je sais qu'interrogeant son cœur,
J'ai cru voir tressaillir Isaure ;
Alors une aimable rougeur
L'anime et l'embellit encore.

Elle veut répondre par fois,
Et sa bouche reste mi-close;
Un soupir lui coupe la voix...
Mais cela dit-il quelque chose?

ROBERT.

Eh! cela dit tout, mon ami! Elle cherche à donner son cœur. Comment, tu n'es pas plus habile à déchiffrer les femmes?

URBAIN.

Ce n'est pas aussi facile que tu penses: on voit bien que tu n'as jamais aimé véritablement.

ROBERT.

Je ne sais pas si c'était véritablement; mais, vive dieu, j'ai aimé bien souvent!

AIR: *Voilà la manière.*

La brune ou la blonde
Satisfait mon goût.
Il faut, dans le monde,
Essayer de tout.
Comment ne pas rire
D'un sot qui long-temps soupire?
Se voir et se plaire,
Se le dire sans mystère;
Rompre sans colère,
Dans le même jour,
Voilà la manière
Dont je fais l'amour.

URBAIN.

Mais j'aperçois tes compagnons; je ne me soucie pas de me trouver avec eux. Je viendrai te reprendre dans quelques instans..... Robert, je compte sur ta parole.

ROBERT.

Je te la donne.

SCENE IX.

ROBERT, RAOUL, ROGER, *et les autres amenant chacun de force une fille du village.*

RAOUL *tenant Simonette.*

Eh! venez, venez donc, les belles, et n'ayez pas peur.

LES JEUNES FILLES.

AIR : *Laissez-moi donc, M. le militaire.*

Laissez-nous donc, messieurs les gentilshommes (*bis*).

LES HOMMES.

De bons vivans (*bis*), voilà ce que nous sommes.

LES FILLES.

Ah! quel malheur,
J'mourons de peur.
Dans quel danger nous sommes! (*bis*).

LES HOMMES.

De bons vivans doivent-ils faire peur.

ROBERT.

Tudieu! gaillards, vous avez chacun la vôtre, et moi je n'aurai rien!

SCENE X.

LES MÊMES, ANICET, *suivi des garçons du village, portant chacun un broc.*

ANICET.

V'là du bon vin, monseigneur. Ah! qu'est-ce que je vois-là; ils enlèvent nos fillettes.

ROBERT.

Le premier qui s'avance, je l'avale lui et son broc, comme un verre de vin.

ANICET, *trépignant sans oser avancer.*

Jarnigué, fatigué, je serai battu, mais çà m'est égal.

ROBERT, *tirant son épée.*

Bataille, ah! volontiers.

ROBERT, *aux paysans.*

AIR : *Vaudeville des amours d'été.*

Ah! nous vous résisterons.
(*à ses camarades*) Garde à vous et volte face.

Robert et ses camarades placent les jeunes filles d'un côté, et se mettent entre elles et les garçons.

RAOUL *et* ROGER.

(*aux paysans*). Ici vous avez, garçons,
Affaire à de francs lurons.

ROBERT.

Robert le diable, aujourd'hui,
Saura punir votre audace.
Corbleu, malheur à celui
Qui vient se frotter à lui.

ANICET *et les garçons prenant des gaules.*

Ici, jarni, contre nous,
Défendez-vous.
J'allons gauler, car, morbleu,
C'nest pas un jeu.

(*Ils font mine de se défendre*).

SCENE XI.

LES MÊMES, MAURICE *sortant de chez lui.*

MAURICE.

Quels éclats,
Quel fracas;
Allez-vous faire
La guerre.
Songéz, si l'on se bat,
Que je fus bon soldat.

ENSEMBLE.

LES PAYSANS.

Ah! nous vous résisterons.
Je f'rons face
A votre audace;
De c'village les garçons,
Autant qu'vous sont bons lurons.

ROBERT, RAOUL, ROGER, *et les autres.*

Téméraires, nous saurons
Faire face
A votre audace.
Ici vous avez, garçons,
Affaire à de bons lurons.

ANICET.

M. Maurice, c'est Robert le diable, qui vient ici mettre nos filles au pillage.

MAURICE.

Si diable qu'il puisse être, je me charge, moi, de lui faire entendre raison.

ROBERT.

Me faire entendre raison, ce serait du nouveau, par exemple.

RAOUL.

Ce vieux bonhomme ne voudrait-il pas se mesurer à nous.

MAURICE.

Tudieu! le bonhomme n'a jamais souffert qu'on rît à ses dépens! Le premier que j'empoigne...

ROBERT, *s'avançant.*

Ce sera donc moi.....

(*Il s'avance vers Maurice; ils se mesurent de l'œil un instant, Hélène paraît au fond du théâtre.*

SCENE XII.

LES MÊMES, HELÈNE.

HÉLÈNE, *courant se placer entre deux.*

Oser menacer mon père! (*Elle saisit Robert au collet, et le fait reculer quelques pas*).

ROBERT.

Quelle luronne! Vive Dieu! qu'elle est belle!

HÉLÈNE.

Si j'avais des armes!

ROBERT.

J'en ai vu dans ma vie de bien tournées, mais pas comme celle là.

AIR : *Malgré la bataille.*

As-tu besoin d'armes
Avec de tels yeux?
Sers-toi de tes charmes,
Ils valent bien mieux.
Loin d'être rebelle,
Je vois mon vainqueur;
Car tu m'as, la belle,
Touché droit au cœur.

HÉLÈNE.

Tu as insulté mon père.

ROBERT.

Je suis prêt à t'en faire réparation.

RAOUL.

Y songes-tu Robert?

ROBERT.

Silence.

MAURICE, *passant entre Robert et Hélène.*

AIR *du vaudeville d'Agnès Sorel.*

Du vaillant duc de Normandie,
Je fus l'heureux libérateur;
Votre père me dut la vie,
Et vous voulez m'ôter l'honneur.

L'insulte, jeune téméraire,
De mon dévouement est le prix :
Est-ce ainsi qu'on doit voir un fils
Payer les dettes de son père?

ROBERT.

Tu serais ce brave Maurice dont j'ai tant de fois entendu parler?

HÉLÈNE.

Oui, mon père sauva la vie au vôtre et n'eut pour récompense de ses services, que l'ingratitude et l'oubli.

ROBERT.

Pourquoi Maurice ne s'est-il pas fait connaître?

MAURICE.

Je n'ai fait que mon devoir, et n'ai besoin de rien.

ROBERT.

Mais j'ai besoin, moi, de m'acquitter envers toi; et comme tu le dis bien, de payer les dettes de mon père.

HÉLÈNE, *à part.*

Il est meilleur qu'on ne pense.

MAURICE.

Si vous voulez faire quelque chose pour moi, il ne tient qu'à vous.

ROBERT.

Parle.

MAURICE.

Promettez-moi de ne point troubler la paix dont nous jouissons dans ce village.

ROBERT.

Ah ça, pour qui me prennent-ils donc! Je m'amuse avec mes amis; nous nous promenons de village en village, goûtant tous les vins, faisant la cour à toutes les belles, ne faisant la guerre qu'à ceux qui ne veulent pas rire. Qu'est-ce qu'il y a donc là de si redoutable?

HÉLÈNE, *à part.*

J'avais raison de n'en pas avoir peur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, URBAIN, LES DEUX ECUYERS.

URBAIN.

Robert, il est temps d'exécuter ta promesse; le palefroi est tout prêt; j'ai fait annoncer ton arrivée à la duchesse: partons à l'instant.

ROBERT.

Non, non, je ne pars plus.

URBAIN.

Comment?

ROBERT.

Mon ami, Isaure peut être bien belle, mais ce que l'on imagine ne vaut pas ce que l'on voit. Regarde Hélène, et dis-moi si l'on peut s'en séparer.

URBAIN, *à part.*

Il en serait épris, quel bonheur!..... (*A Robert.*) Mais, mon ami, songe que ta mère t'attend; que tu ne peux maintenant manquer à ta parole.

ROBERT.

Corbleu, ce serait la première fois de ma vie. Mais, écoute, le respect filial d'un côté; de l'autre, la reconnaissance, l'amour!..... Car, pour cette fois, je crois que c'est du véritable.... Il y a moyen d'arranger tout ça.

URBAIN.

Je ne te comprends pas.

ROBERT.

Le brave Maurice a sauvé la vie à mon père; il n'a pas été récompensé, je l'emmène au château, et j'épouse sa fille.....

RAOUL.

Que dis-tu!

HÉLÈNE.

Qu'entends-je!

MAURICE.

Y pensez-vous!

ROBERT.

Sa beauté, son courage,.... si tu avais vu comme elle me tenait en respect!..... Ah! je suis pris, mon heure est venue.

MAURICE.

Monseigneur, n'exposez point le vieux Maurice à des humiliations qu'il ne saurait supporter.

ROBERT.

Je voudrais bien voir que quelqu'un se permît.....

MAURICE.

J'ai trop bien servi le père pour ne pas être l'ami du fils; mais je ne quitte point ma paisible demeure.

ROBERT.

Je n'aime point qu'on me résiste, et si, comme tu le dis, tu veux être de mes amis, partons à l'instant.

MAURICE.

Iais, encore une fois, seigneur. .....

URBAIN *à Maurice.*

'ourriez-vous, brave Maurice, empêcher Robert de se dre auprès de la duchesse qu'il n'a pas vue depuis si long-ps.

HÉLÈNE *à Maurice.*

Ion père, si c'est le seul moyen de le rendre à sa mère, ossible de s'y refuser.

ROBERT.

Allons, décide-toi, il faut me suivre avec ta fille.

MAURICE *à part.*

Eh bien! seigneur, j'obéis..... J'espère la ramener avant in du jour.

URBAIN.

Enfin, j'aurai donc rempli mon message.

ROBERT.

Partons.

RAOUL.

Eh bien! et nous, tu nous laisses là!

ROBERT.

Qui vous empêche de me suivre à Lisieux..... Ah! je me rge de vous reconcilier avec vos familles. Il est temps, mes is, de faire un retour sur nous-mêmes.

ICET, SIMONETTE, LES VILLAGEOIS ET LES VILLAGEOISES *à Maurice et à Hélène.*

LES COMPAGNONS DE ROBERT.

AIR *de la Chaumière indienne.*

n voyage, bon voyage,
ous quittez donc ce village,
uel dommage, quel dommage!
ais hâtez votre retour.

Bon voyage, bon voyage,
Il faut quitter ce village,
Bon voyage, bon voyage,
Nous allons revoir la Cour

HÉLÈNE.

L'éclat et la magnificence
Que l'on voit briller à la cour,
Ne pourront pas de mon enfance
Me faire oublier le séjour.

ENSEMBLE.

LES VILLAGEOIS.

on voyage, bon voyage,
ous quittez donc ce village,

MAURICE *à part.*

Le voyage, le voyage
Ne sera pas long, je gage;

Quel dommage, quel dommage !
Mais hâtez votre retour.

Je m'engage, je m'engage
A revenir dans ce jour.

ROBERT.

Pour qui chérit l'indépendance,
C'est un assez triste séjour.
Morbleu, Robert par sa présence,
Saura bien égayer la Cour.

TOUS.

Bon voyage, etc.
Le voyage, etc.

Les villageois les accompagnent jusqu'au haut du côteau.
La toile baisse.

ACTE II.

(*Le Théâtre représente un salon gothique du château de la duchesse de Normandie. Le fond laisse voir une longue galerie.*)

SCENE PREMIERE.

ISAURE *assise près d'une table sur laquelle est une lyre.*

Je suis seule, répétons la romance d'Urbain. Il n'a pas osé y mettre le nom d'Isaure, et pourtant je suis bien sure que c'est pour moi qu'il l'a composée.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Secret d'amour
Dans mon cœur vient d'éclore,
Comme la fleur aux doux rayons du jour
Sa volupté du bonheur est l'aurore,
Mais du midi craint le brillant retour.
Ombre du soir, vient embellir encore
Secret d'amour.

Secret d'amour
Est toujours nécessaire,
C'est la vertu du preux, du troubadour :
Gardez-vous bien, sur le secret de plaire,
D'interroger vingt belles tour à tour ;
Ce n'est qu'à deux qu'on devine sur terre
Secret d'amour.

SCÈNE II.

ISAURE, RAYMOND, UN PAGE.

RAYMOND *amène un petit page par le bras.*

Je vous apprendrai, petit etourdi, à manquer de respect à la vieillesse.

ISAURE.

Qu'avez-vous donc, Raymond.

LE PAGE.

Vous savez bien, mademoiselle, qu'il faut toujours qu'il gronde.

RAYMOND.

Taisez-vous.

LE PAGE.

Le grand mal de rire d'une vieille paysanne.

RAYMOND.

Apprenez que c'est la nourrice du duc votre maître; que c'est par mes ordre qu'elle vient ici, et que j'entends qu'on ait pour elle beaucoup d'égards. Allez, monsieur, allez annoncer son arrivée à madame la duchesse.

LE PAGE, *en sortant.*

On ne peut jamais se moquer de personne avec lui!.....

SCENE III.

ISAURE, RAYMOND.

ISAURE.

Allons, allons, Raymond, vous êtes trop sévère, il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse.

RAYMOND.

Oui, cela m'a bien réussi. J'étais indulgent pour le duc Robert....., il est devenu bon sujet.

AIR : *Quand dieu pour créer la terre.*

Lorsque dès sa tendre enfance,
On me fit son gouverneur,
Je le pris par la douceur.
Mais, hélas! trop d'indulgence
Produit toujours bien des maux,
Avec l'âge qui s'avance
On voit croître les défauts.
Lorsqu'une ronce voisine,
D'un lis détruit la fraîcheur,

Coupez-la dans la racine,
Afin de sauver la fleur.

ISAURE.

Quelle différence entre vos deux élèves !

AIR : *Du carosse espagnol.*

Aucun des deux n'est à sa place,
L'un semble trop dédaigner les grandeurs ;
L'autre, par son esprit, sa grâce,
Sait attirer, captiver tous les cœurs :
Robert n'est rien qu'un téméraire,
Urbain est brave, et galant tour à tour ;
L'un ne respire que la guerre,
Et l'autre est fait pour inspirer l'amour.

Ah ! mon cher Raymond, quel dommage qu'il ne soit qu'un simple écuyer !

RAYMOND.

Que sait-on !..... Il peut arriver à tout. Dans le dernier tournois, il a rompu dix lances, vaincu nos plus vaillans chevaliers...

ISAURE.

Ce serait lui qui, sans se faire connaître, et la visière baissée.....

RAYMOND.

Oui, belle Isaure, ce secret n'en doit pas être un pour vous..... Urbain, brûlant du désir d'être armé chevalier, a voulu prouver qu'il en était digne ; et bientôt peut-être..... mais voici la duchesse, je ne puis m'expliquer davantage.

ISAURE, *à part.*

Que veut-il dire ? (*Elle rêve en silence.*)

SCENE IV.

RAYMOND, ISAURE, MATHILDE *entre, précédée du page, et appuyée sur deux suivantes qui la conduisent à son fauteuil, et se retirent au fond de l'appartement.*

MATHILDE, *à Raymond.*

Eh bien ! a-t on songé à tout préparer pour célébrer l'arrivée de mon fils ?

RAYMOND.

Oui, madame, ce jour exige des soins plus importans

u'on ne pense, rien n'a été oublié. On peut s'en reposer ur moi.

MATHILDE.

Urbain est-il de retour?

RAYMOND.

Je vais m'en informer. (*Au page.*) Allons, suivez-moi, I. l'espiégle. (*Il sort.*)

MATHILDE, *approchant d'Isaure.*

Toujours rêveuse, ma chère Isaure.....

ISAURE.

Madame.....

MATHILDE.

C'est tout simple, c'est tout simple, à votre âge, je l'é- ais de même.

AIR : *Sans mentir* (des Landes).

A dix-huit ans, dans mon ame
Je sentis certain émoi;
C'était un trouble..... une flamme
D'abord, j'en eus de l'effroi.
L'amour m'en apprit la cause,
Je ne voulus plus guérir;
Mais l'âge à mes vœux s'oppose,
Je n'en ai qu'un souvenir.
Sans mentir, (*bis.*)
Ce souvenir fait plaisir (*bis*).

ISAURE.

Quoi, madame, pourriez-vous croire que mon cœur.....

MATHILDE.

Ah! mon enfant.....

Même air.

Vous êtes douce et timide,
Votre cœur n'ose parler;
La raison vous sert de guide,
Mais l'amour vient la troubler.
En vain, on lui fait la guerre,
Par céder, il faut finir;
Ne vaut-il pas mieux, ma chère,
Se dépêcher d'obéir....?
Sans mentir, (*bis.*)
Un hiver sans souvenir,
Suit un printemps sans plaisir.

ISAURE.

Le rang dans lequel le hasard nous fait naître, est bien

souvent un obstacle à ce bonheur que vous me faites entrevoir.

MATHILDE.

Au contraire, mon enfant, votre naissance vous en donne la certitude; vous savez que je vous destine la main de mon fils.

ISAURE.

Mais.....

MATHILDE *l'interrompant vivement.*

Ce furent les dernières volontés de votre père.

ISAURE.

Permettez-moi de vous représenter que Robert semble être bien loin de seconder vos projets.

MATHILDE.

Je sais bien que mon fils est d'une singularité! ..... J'ai plus d'une fois gémi de ses égaremens; mais l'amour adoucira ce caractère sauvage..... Et qui mieux que vous, belle Isaure, pourrait lui en faire connaître l'empire?

ISAURE.

Ah! je doute que jamais il existe entre nous la moindre sympathie.

AIR *de M. Doche.*

Par hasard,
Nous recevons tous la naissance
Sous le chaume ou dans l'opulence.
A nos vœux, à notre espérance
Le sort n'a point d'égard.
On succombe, on prospère,
On déplait, on sait plaire,
Par hasard!

Par hasard,
On nous remarque, on nous demande,
Et l'amour à tort se commande.
Mais il suffit, pour qu'on s'entende,
D'un soupir, d'un regard.
On voit femme jolie,
On l'adore, on l'oublie....
Par hasard!

SCENE V.

LES MEMES, URBAIN, RAYMOND, LES DEUX ECUYERS.

MATHILDE.

Ah! mon cher Urbain, vous voilà de retour. Eh bien, avez-vous vu mon fils; pourrai-je enfin le presser aujourd'hui dans mes bras....

URBAIN.

Il me suit, madame, et vous allez le voir dans quelques instans.

ISAURE, *à part.*

Comment, déjà! (*Haut*) et sans doute il est toujours le même.

RAYMOND.

Parbleu le pli est pris.

MATHILDE.

J'avais espéré que le temps et la réflexion....

RAYMOND.

Est-ce qu'il réfléchit, lui.

URBAIN.

Vous l'accusez toujours, sire Raymond, permettez-moi de le défendre.

AIR : *Vaudeville de Gentil-Bernard.*

Du compagnon de mon enfance
J'ai sans peine arrêté les pas;
Entre nous deux point de distance,
M'a-t-il dit en m'ouvrant les bras.
Pardonnons à son caractère,
Que son cœur seul peut réformer,
Il ne fait pas de frais pour plaire,
Mais il prouve qu'il sait aimer.

RAYMOND.

C'était par amitié sans doute qu'il a pensé vingt fois estropier son gouverneur.

MATHILDE.

Heureusement pour vous il n'est plus sous votre autorité; ne nous occupons que de son retour.

URBAIN.

Je l'ai annoncé en entrant au château, et je crois entendre.... c'est lui-même.

SCENE VI.

LES MEMES, LE GRAND BAILLI, DEUX PAGES, QUATRE CHEVALIERS, PLUSIEURS DAMES, GENS DU CHATEAU.

CHŒUR.

AIR *d'un ballet du mont Saint-Bernard.*

Honneur, honneur,
Au duc de Normandie;
Honneur, honneur,
A notre bon seigneur!

ROBERT, *entrant brusquement au milieu d'eux.*

C'est bon! c'est bon! pas tant de cérémonie.... Bon jour, ma mère! (*Il lui baise la main*). Quelle est cette belle femme là?

MATHILDE.

C'est notre chère Isaure.

ROBERT.

Urbain avait raison, elle est charmante! Permettez que sans façon.... (*Il veut l'embrasser*).

ISAURE.

Mais, seigneur....

ROBERT, *regardant Isaure et Urbain.*

Ah!... c'est juste.

LE GRAND BAILLI.

Monseigneur, j'ai l'honneur....

ROBERT.

Ote-toi delà, grand orateur.

LES FEMMES.

Monseigneur.....

ROBERT, *aux femmes.*

Ah! vous, les belles, c'est bien différent, on ne peut pas vous ôter la parole.

LES FEMMES.

Fidèle aux lois de la chevalerie,
S'il veut nous plaire, en cet heureux séjour;
Que sa valeur cède à la courtoisie,
Et qu'il se laisse enchaîner par l'amour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Honneur, honneur,
Au duc de Normandie;
Honneur, honneur,
A notre bon seigneur!

ROBERT.

Eh! voilà mon vieux grondeur ; bonjour Raymond. (*Il lui tend la main*). Veux-tu recommencer mon éducation.

RAYMOND

Monseigneur, nous perdrions notre temps tous les deux.

LE GRAND BAILLI.

Monseigneur, votre grandeur.... et le bonheur....

ROBERT.

Je t'ai déjà dit de te taire à toi.

SCENE VII.

LES MEMES, MARTHE.

MARTHE, *accourant.*

Où est-il, où est-il, not' cher fieu ? Que je le voyons, que je l'embrassions.

ROBERT, *poussant le bailli.*

Eh, c'est ma bonne nourrice! (*Il l'embrasse*).

MARTHE.

Ben vot' servante, madame la duchesse.

MATHILDE.

Bonjour, nourrice.

ROBERT.

Encore une fois, bonne Marthe (*il la tient à bras-le-corps*); tu n'y fais pas de façons toi! (*Il regarde Isaure*).

ISAURE, *à part.*

Et ce serait là mon époux !

MARTHE.

Enfin, je te revoyons donc maudit coureur. T'as ben fait tes caravannes, not fieu! tu me conteras tout ça, dis.

ROBERT.

Oui, oui, nourrice ; il y en aura long à te conter va.

MATHILDE.

Mais songez donc bonne Marthe, que ce n'est, ni le lieu, ni le moment!

MARTHE, *passant entre Robert et la Duchesse.*

Ah! tredame; excusez not' bonne duchesse, mais c'est que voyez-vous, le plaisir, la joie, la satisfaction! et pis c'est qu'il est si bon garçon; il n'est pas fier lui ; ce n'est pas comme monsieur son frère de lait, qui est là tout près de mam'sell' Isaure.

URBAIN.

Ah! ma mère, croyez que mon attachement pour vous...

MARTHE.

Ah, je sais ben qu't'as du naturel! mais ça n'est pas comme mon Robert. (*A Robert.*) Regarde moi donc, mon fieu!.... Dame c'est que j'taimons de d'puis l'moment qu't'es v'nu au monde!

LE BAILLI.

De rechef, monseigneur....

ROBERT.

Ah! tu veux absolument me fâcher.

LE BAILLI.

C'est le devoir de ma charge, que de....

ROBERT.

M'ennuyer est le devoir de ta charge, eh bien je t'en démets!

MATHILDE.

Mon fils, vous conviendrez que c'est avoir peu d'égards pour vos grands officiers.

ROBERT, *à Urbain.*

Je te l'avais bien dit!.... qu'en revenant au château je donnerais quelque croc-en-jambe au cérémonial.

RAYMOND, *à part.*

Ce ne sera pas le dernier.

MATHILDE.

Allons, allons, mon cher Robert, parlons raison.

ROBERT.

En ce cas, madame, parlez toute seule, je vous écoute.

MATHILDE.

Vous voici arrivé à l'époque importante où vous devez vous conduire en homme et en prince.

ROBERT.

En homme, c'est assez.

MATHILDE.

Tout est prêt, mon fils, pour vous armer chevalier.

ROBERT, *la main sur son épée.*

Oh! je me suis armé moi-même.

MATHILDE.

Et j'ai tout disposé pour la cérémonie de votre mariage...

ROBERT.

De mon mariage? Avec qui?

MATHILDE.

Avec Isaure, l'amie de votre enfance.

ROBERT.

Vive dieu, madame.....

ISAURE, *à part.*

Ciel! que va-t-il dire?

ROBERT.

AIR : *Il ne vient pas* (du Secret).

Isaure est sage autant que belle,
Elle mérite le bonheur.
Oui, mes yeux sont charmés par elle;
Elle va connaître mon cœur.
On dit que je ne fus pas sage,
Que je fus volage;
Je suis bien changé, dieu merci :
(*Serrant la main d'Isaure.*)
Tu seras heureuse en ménage,
(*Mouvement d'Isaure et d'Urbain.*)
Je ne serai pas ton mari.

RAYMOND, *à part.*

Tout va bien!

MATHILDE.

Comment, mon fils.

ROBERT.

J'en suis fâché. Que n'ai-je su plutôt vos intentions. Ce matin, il était encore temps.

ISAURE, *à part.*

Je respire.

MATHILDE.

Quelle est donc la personne que vous pouvez préférer.....

ROBERT.

Je ne dis pas qu'elle soit plus belle qu'Isaure, je ne dis pas ça; mais, ma foi, l'une vaut bien l'autre. Vous allez en juger. Urbain, fais entrer Maurice et sa fille. (*Urbain sort.*)

RAYMOND *à part.*

Maurice!.....

ISAURE.

Comment, elle serait ici!

MATHILDE.

Eh! quelle est donc la princesse qui a pu fixer votre choix?

ROBERT, *riant.*

Une princesse, ah! ah! ah! vous allez la voir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉLÈNE, MAURICE.

ROBERT, *allant au-devant d'elle.*

Entrez, entrez, Hélène, que je vous présente à ma mère.....

MATHILDE.

Mais, c'est une simple villageoise!

MARTHE.

Et c'est tout de même un beau brin de fille.

HÉLÈNE, *approchant timidement.*

AIR : *Qui n'aime pas Jeannette* (Jeanne d'Arc).

La pauvre Hélène
Tremble en entrant ici.
Voyez la peine
Qui la met en souci!
D'oser ici paraître,
Pourriez-vous la punir?
(*Regardant Robert.*)
A son seigneur et maître
Faut obéir!

ROBERT.

Rassure-toi, ma belle, tu ne tremblais pas ainsi ce matin, en defendant ton père.

HÉLÈNE.

Même air.

Non, cette audace
N'a dû vous offenser.
Fille à ma place
Ne pouvait balancer.
Quand l'auteur de mon être,
Dit : viens me secourir,
Le cœur seul devient maître;
Faut obéir.

ROBERT.

Il est certain que nous avons fait connaissance d'une drôle de manière! Je n'oublierai jamais ce beau bras qui me repoussait si ferme, et ces deux grands yeux noirs qui m'ont, pour la première fois, fait mettre bas les armes.

MATHILDE, *avec ironie.*

Allons, mon fils, c'est fort bien; il ne manquait à vos

folies que d'amener en ma présence toutes les fillettes de village qui vous tournent la tête pour un instant.

ROBERT.

Pour un instant..... Oh! cette fois, c'est pour toute la vie.

MATHILDE, *riant.*

Ah! ah! ah! heureusement on connaît votre inconstance. Je veux bien vous laisser le temps d'oublier cette nouvelle amourette, ce ne sera pas long.

ROBERT.

En attendant que je l'oublie, elle sera ma femme.

MATHILDE.

Votre femme!

ROBERT.

Oui! est-ce que ça ne fera pas une belle duchesse de Normandie! Regardez-la donc!

MATHILDE.

Vous pourriez méconnaître à ce point les distances.

MAURICE, *approchant d'un air fier.*

Et croyez-vous que je les méconnaisse, moi! madame; ma présence et celle de ma fille, peuvent, à la vérité, vous abuser sur nos intentions. Mais sachez, madame, que celui qui eut l'honneur d'exposer sa vie pour sauver celle du duc votre époux, ne peut pas croire à une alliance aussi disproportionnée.

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Pour son prince offrir sa vie,
C'est le devoir du soldat;
Quand ma tâche fut remplie,
Je n'ai point cherché l'éclat.
A sa vaillance,
Maurice a dû quelqu'honneur;
Il est Français, et son cœur
Ne veut point d'autre récompense.

URBAIN.

Je dois lui rendre justice, ce n'est en effet qu'à mes sollicitations qu'il a consenti à nous suivre en ces lieux.

ISAURE, *s'approchant d'Hélène.*

Ne craignez rien, ma chère enfant, il suffit de vous voir pour vous aimer, et comment ne pas excuser ce sentiment impérieux qui souvent nous fait oublier les lois sévères du rang et de la naissance.

ROBERT.

A la bonne heure! c'est parler, ça.

MATHILDE.

Ah! c'est ainsi que l'on brave l'autorité d'une mère! Je vais agir comme l'honneur me l'ordonne.

ROBERT.

Eh bien! qu'est-ce qu'il ordonne votre honneur?

MATHILDE.

Je fais assembler sur le champ mon conseil.

ROBERT.

Et moi, je le casse..... Je suis majeur.

MATHILDE.

Je vais réunir tous mes chevaliers.

ROBERT.

Et moi, je les défie tous.

MATHILDE.

Vous pourriez vous révolter.....

ROBERT.

On me contrarie, je redeviens Robert le Diable.

URBAIN.

Mon ami.....

ROBERT.

Tais-toi.

ISAURE.

Mon cher Robert....

ROBERT.

Laissez-moi.

RAYMOND.

Veuillez entendre....

ROBERT.

Je n'ai pas besoin de vos leçons.

HÉLÈNE.

Monseigneur.....

ROBERT.

Eh bien!..... (*Avec douceur.*) Eh bien! qu'est-ce que vous voulez, vous?

HÉLÈNE.

Songez à la position cruelle où je me trouve.

ROBERT.

Oui, oui, je songerai à tout, quand vous serez ma femme.

Morceau d'ensemble. Air de M. Doche.

MATHILDE.

Vous, l'épouser, non, non, jamais!

ROBERT.

Devant vous je le lui promets.

MATHILDE.

Bon, cette promesse est frivole.

ROBERT.

Je la tiendrai, sur ma parole ;
Car je suis fou de ses attraits.

RAYMOND.

Allons, allons, respectez votre mère.

MAURICE ET HÉLÈNE.

Monseigneur (*bis*), écoutez votre mère.

ROBERT.

Eh vive dieu, je la révére ;
Je connais son autorité,
Mais je ferai ma volonté.

ISAURE ET URBAIN.

Robert, mon ami, mon frère !

MARTHE.

Not' fieu, not' fieu, n'te mets pas en colère !

ROBERT.

Toi, bonne mère,
Fais-moi le plaisir de te taire.

MARTHE, *à part.*

Toujours un diable, un entêté.

ENSEMBLE

MATHILDE.

Cessez de vous montrer rebelle,
Respectez mon autorité.

ROBERT, *d'une voix élevée.*

Moi, quand on me cherche querelle,
Je suis un diable, un entêté.

TOUS LES AUTRES.

Cessez de vous montrer rebelle,
Respectez son autorité.

MAURICE, *prenant la main de sa fille.*

Viens, ma fille, viens, ton vieux père
N'a pas besoin de rang, de dignité :
Retournons à notre chaumière,
Prouvons qu'avec une ame fière,
On est grand dans l'obscurité

ROBERT, *l'arrêtant brusquement.*

Toi, l'emmener ! quelle témérité !

Je prétends user avec elle
De mon droit de majorité.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Je saurai bien d'un fils rebelle
Reprimer la témérité.

ROBERT.

Je prétends user avec elle
De mon droit de majorité.

TOUS LES AUTRES.

Cessez de vous montrer rebelle,
Respectez son autorité.

(*Ils sortent de différens côtés.*)

SCENE IX.

ROBERT, HÉLÈNE, MAURICE.

ROBERT.

Ils croyent m'intimider ; ils ne savent donc pas à qui ils ont affaire !

MAURICE.

Monseigneur, pourriez-vous braver le juste ressentiment de la duchesse votre mère.

ROBERT.

Je braverai tout pour obtenir Hélène.

HÉLÈNE.

Je ne m'exposerai point à votre mépris, à votre abandon, peut-être....

ROBERT.

Moi, t'abandonner !

HÉLÈNE.

Vous me reprocheriez un jour votre mésalliance.

ROBERT.

Que ne suis-je né comme toi dans une classe obscure !

HÉLÈNE, *avec abandon.*

Ah ! si cela était !....

ROBERT.

Vrai !... Ce mot dit tout. Je vais réunir mes compagnons, et nous verrons beau jeu.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Oser nommer une simple amourette
Le feu brûlant qu'ont allumé tes yeux !
Puisque partout de diable l'on me traite,
Je vais agir comme un diable amoureux,
Tout renverser, tout détruire à la ronde;
Tant il est vrai que tu m'as su charmer !
Et s'il le faut, je battrai tout le monde,
Pour leur prouver combien je sais aimer.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MAURICE, HÉLÈNE.

MAURICE.

Non, quoiqu'en puisse dire le duc Robert, je ne resterai point ici.

HÉLÈNE.

Mais, mon père, s'il est vrai que ma présence puisse adoucir ce caractère bouillant..... A travers ses brusqueries, je n'ai pu m'empêcher de remarquer une franchise, une loyauté !...

MAURICE.

Oh ! le cœur est bon; mais le caractère est indomptable.

HÉLÈNE.

Jamais je n'oublierai la vive impression que j'ai produite sur lui ce matin.

MAURICE.

L'aurais-tu partagée ?

HÉLÈNE.

Tu le sais, je ne peux pas cacher ce que j'éprouve, moi.

AIR : *Il porte et l'épée et la lyre.*

Pour fixer un amant volage,
Par fois il suffit d'un peu d'art.
Souvent il ne faut qu'un hasard
Pour troubler la raison d'un sage;
Mais dompter une ame aussi fière,
C'est un triomphe plus flatteur.
Ah ! peut-on dedaigner un cœur
Que l'on fit parler la première.

MAURICE.

Si ce n'était qu'un soldat comme ton père, loin de blâmer tes sentimens, je les approuverais ; mais oublies-tu que Robert est l'unique héritier du duché de Normandie ?

AIR : *Dès Filles à marier* (de M. Tourterelle).

A la grandeur, à la richesse,
Ton cœur adresse donc ses vœux ;
Va, je te plains, et ma tendresse
Sur l'avenir ouvre les yeux.
Ah ! dans l'éclat bien souvent on regrette
Son repos, son obscurité ;
Et la grandeur, que bien cher on achète,
Ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

HÉLÈNE.

Peux-tu douter de ma tendresse,
De mon respect pour tes avis ?
Ce n'est ni grandeur, ni richesse,
C'est Robert seul que je chéris.
Son cœur au mien a su se faire entendre.
Je veux lui prouver aujourd'hui
Que jusqu'à moi s'il ne peut pas descendre,
Je puis m'élever jusqu'à lui.

SCENE XI.

LES MEMES, RAYMOND.

MAURICE.

Eh bien ! reste dans ces lieux ; moi, je retourne à notre humble demeure.

HÉLÈNE.

Me séparer de toi ! Non, connais mieux Hélène. Je te sacrifie tout ; mais je craindrais, à la vue de Robert, de ne plus être maîtresse de moi-même.... Arrache-moi d'ici. Partons, partons, mon père.

RAYMOND, *les arrêtant.*

Arrêtez.

HÉLÈNE.

Comment ?

RAYMOND.

Restez, vous dis-je,

MAURICE.

Expliquez-vous.

RAYMOND.

Je puis donner à Hélène la certitude de son bonheur. Quelle ne quitte point ce château ; mais Robert revient ; laissons-le se livrer à toute l'impétuosité de son caractère. Je me charge, moi, de l'arrêter quand il en sera temps.

(*Ils sortent par une porte de côté*).

SCENE XII.

ROBERT, ROGER, RAOUL, COMPAGNONS DE ROBERT.

ROBERT.

Entrez, camarades ; j'établis ici mon quartier général.

AIR *de M. Doche*

Allons, amis, livrons l'assaut ;
Du zèle et de l'audace,
A coup sûr nous serons bientôt
Les maîtres de la place.
Certes, nous avons tous du cœur,
Mais le vin nous rendra plus braves.
Oui, pour doubler notre valeur,
Emparons-nous d'abord des caves.

LES COMPAGNONS.

Buvons, mangeons et pillons tout ;
Ils feront triste mine.

ROBERT.

Je prétends pour les mettre à bout
Les prendre par famine.

CHŒUR.

Allons, amis, livrons l'assaut, etc.

ROBERT.

Mes amis, employons d'abord les moyens doux. Cependant

AIR : *Vaudeville de Claudine.*

Si l'on me refuse Hélène,
Démolissons le château ;
Faisons du parc une plaine,
Jetons les gardes à l'eau.
Si l'on fait encor tapage,

Fermes sur nos étriers,
Nous prendrons chacun page
Pour rosser les écuyers.

Garde à vous, et commençons l'attaque..... Quelqu'un vient.... Alte-là, c'est ma mère; du respect à un tel parlementaire.

SCÈNE XIII.

LES MEMES, MATHILDE.

MATHILDE, *à part.*

Tâchons, s'il est possible, de lui faire entendre raison.

ROBERT.

Eh bien! Madame, venez-vous me proposer la guerre ou la paix? Je suis prêt à l'une comme à l'autre.

MATHILDE.

Croyez, Robert, que je viens avec l'intention de tout concilier.

ROBERT.

Allons, suspension d'armes. (*A ses camarades.*) Nous ne démolirons pas le château.

MATHILDE.

Comment, démolir le château?

ROBERT.

Oui; c'était le début d'un petit plan d'attaque....

MATHILDE, *à part.*

Je t'empêcherai bien de l'exécuter. (*Haut*) Vous voyez mon fils, que je viens seule pour capituler avec vous. Faites, je vous prie, retirer vos compagnons d'armes.

ROBERT.

C'est juste. Amis, sortez (*à part*): mais ne vous éloignez pas, entendez-vous.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

MATHILDE, ROBERT.

MATHILDE, *à part.*

Je le tiens.

ROBERT.

Parlez, Madame; mais, avant tout, consentez-vous à ce que j'épouse Hélène?

MATHILDE.

Un moment, nous n'en sommes pas encore là....

ROBERT.

Moi, c'est par là que je prétends commencer la capitulation. Ah! ça, vous me promettez d'avoir de bonnes façons pour votre bru?

MATHILDE.

Oui, si, vous confurmant aux dernières volontés du duc votre père, vous épousez Isaure.

ROBERT.

Ah! ça va recommencer!

MATHILDE.

Moi, consentir que cette paysanne..... Ah! jamais.

ROBERT.

En ce cas, la trève est rompue.

MATHILDE.

Eh bien! oui la trève est rompue. Gardes, obéissez.

SCENE XV.

ROBERT, LE GRAND BAILLI, *suivi des Gardes, s'avance précipitamment; ensuite les Amis de Robert.*

CHŒUR DE GARDES *entourant Robert.*

AIR *d'une sauteuse.*

Compagnons,
Accourons;
En prison!
En prison!
Il faut à la raison
Mettre ce démon. } *bis.*

ROBERT.

Chœur de Colinette à la Cour.

Robert en prison;
Quelle trahison!
Robert en prison;
Corbleu! non!

LES AMIS DE ROBERT.

Robert en prison ;
Quelle trahison !
Robert en prison ;
Non, non, non !

LES GARDES.

Mettons en prison
Robert ce démon ;
Mettons en prison
Ce démon.

SCÈNE XVI.

LES MEMES, MATHILDE, RAYMOND, MAURICE, HELENE, MARTHE.

RAYMOND.

Eh bien ! quel tumulte, quelle confusion !

MATHILDE.

Voyez, Raymond, voyez à quels excès se porte un fils indigne de moi.

ROBERT.

Vouloir m'emprisonner, corbleu ! Je leur ferai bien voir que je suis le duc de Normandie.

RAYMOND, *s'avançant fièrement.*

Vous ne l'êtes point.

ROBERT.

Hein ! Qu'est-ce qu'il dit celui-là ?

RAYMOND.

La vérité. Cessez, Madame, d'être surprise des goûts et des penchans de celui que vous avez cru votre fils. Il ne doit le jour qu'à une simple villageoise.

ROBERT, *avec surprise.*

Je ne serais plus grand seigneur....

HÉLÈNE.

Se pourrait-il ?

MATHILDE.

Mais, Raymond, comment se fait-il ?

ROBERT.

Oui ; commeut sais-tu cela, toi ? Ne vas pas me donner une fausse joie.

RAYMOND.

Votre mère va vous l'expliquer. Il est temps de révéler le secret dont le duc m'avait fait le seul dépositaire. Approchez, bonne Marthe.

ROBERT, *courant à elle et l'embrassant.*

Toi, ma mère.... Ah ! j'aurais dû m'en douter.

MARTHE, *dans les bras de Robert.*

Pardon, pardon, not'bonne altesse ; mais j'avions tout fait ponr le mieux. Vot'petit duc était mourant quand vous êtes revenue de ce grand voyage d'Allemagne. Quoiqu'j'allons faire, not' homme, que j'avons dit ; reporter cet enfant à sa mère ; l'faire expirer à ses yeux ! T'as raison, Marthe, qu'il me dit, sacrifions not' fieux ; faisons-en un duc ! V'là tout le secret. Je vous demandons ben pardon d'avoir laissé croire à tout le monde que vous étiez la mère d'un diable comme celui là.

MATHILDE.

Et j'ai donc perdu mon fils.

RAYMOND.

Non, Madame; il fut rendu à la vie, et c'est à votre époux seul que ce secret fut révélé. Le Duc voulut que son fils apprît à mieux connaître les hommes, en vivant obscur parmi eux. Il m'ordonna de ne lui faire connaître qu'à sa majorité ses droits et son véritable nom. Je vous remets, Madame, cet écrit qui constate les dernières volontés de votre époux.

MATHILDE, *lisant l'écrit*

Rien n'est plus certain ; mais mon fils !....

RAYMOND.

Il est digne de vous, Mademe ; c'est lui qui, sans se faire connaître, a remporté le prix du dernier tournoi. En ce moment même, il vient de recevoir l'ordre de chevalerie des mains de la belle Isaure.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS ; URBAIN *amenant* ISAURE, *et se jetant dans les bras de Mathilde.*

CHŒUR.

AIR : *C'est ici le séjour des Grâces* (*du Calife de Bagdad*).

Recevez de la main d'Isaure
Ce gage et d'amour et d'honneur.